

NUIT RAUQUE

La petite route bretonne, en cette soirée hivernale, semblait bien longue aux deux jeunes époux.

La deux-chevaux roulait au pas. Les phares ronds, cerclés de chrome terni, tentaient en vain de percer la brume cotonneuse qui progressait lentement, telle un flot d'énormes fantômes errants, frôlant et happant par vagues successives la carrosserie corrodée du véhicule hésitant.

La teinte jaunâtre des faibles rayons, réfléchi par la ouate vaporeuse, aveuglait presque Clémence, crispée comme jamais sur le large volant. Nerveuse, elle fixait son attention sur le bitume qui défilait devant le capot, à peine visible. Le ron-ron régulier du moteur ne parvenait même pas à la détendre.

Elle détestait cette saison et son atmosphère sans âme. Tout paraissait froid et désolé, comme laissé à l'abandon par un dieu jardinier convaincu de l'inutilité de son travail. La grisaille la minait à un point tel qu'elle en perdait rapidement ce sourire si caractéristique, cette partie d'elle qui plaisait tant aux gens, et qui reflétait si aisément ses plus intimes pensées. Elle devenait maussade, et son visage, d'ordinaire angélique, se transformait en un ridicule masque aux traits torturés.

Elle songeait alors, comme à un remède de sorcier, aux journées ensoleillées du printemps, à la verdure des champs, et au vrombissement des insectes virevoltants.

Si seulement elle et Vincent ne s'étaient pas disputés, avant de prendre la route. Peut-être verrait-elle les choses différemment ? Mais cela était loin d'être le cas. Le ton avait même rapidement monté.

Vincent s'était emporté, arguant d'une lassitude extrême. Il ne supportait plus, avait-il dit, ces visites hebdomadaires aux beaux-parents, à sens unique, devenues chiantes par leur caractère obligatoire. Mais ce qu'il ne parvenait pas à comprendre, c'était l'impérieux besoin qu'elle éprouvait de retrouver les sensations de l'enfance. Il lui fallait aller voir ses parents, afin de baigner à nouveau dans cette douce sensation de protection.

Le cocon familial faisait partie d'un équilibre qu'elle ne désirait pas rompre. C'était vital, pour elle, et pour le couple qu'ils formaient tous deux.

Ce sujet était devenu une source de conflit entre elle et lui. Et elle n'avait pas su, jusqu'ici, lui faire entendre raison. Il finissait toujours par capituler et la suivre, non sans montrer d'ailleurs une certaine réticence. Mais il ne la comprenait pas vraiment. Et ça la désolait.

S'ensuivaient alors de longs moments de silence, signes évidents d'une bouderie vengeresse. Vincent se retranchait systématiquement dans un mutisme dévastateur. Hermétique à toute discussion pendant des heures entières, il semblait prendre un malin plaisir à opposer une fin de non-recevoir à toute tentative de réconciliation. Il se contentait, pour toute réponse, de maugréer faiblement.

Elle abandonnait souvent la lutte, sachant d'avance qu'il pouvait jouer ce jeu très longtemps, allant même jusqu'à discuter normalement avec tout le monde, sauf elle.

C'est donc toujours avec un terrible pincement au cœur qu'elle vivait ces retrouvailles parentales. Et ce déchirement, cette pénible sensation d'incompréhension, suffisait fréquemment à altérer des moments qui auraient pu ajouter à son bonheur.

Elle quitta subitement ses pensées pour revenir à l'instant présent. Vincent, lui semblait-elle, venait de lui dire quelque chose. Avait-elle rêvé ?

— Tu m'as parlé ? lui demanda-t-elle, dubitative. Elle laissa la route une seconde pour le regarder. Il paraissait soucieux, malgré cette moue exaspérante de gamin puni. Ses lèvres charnues semblaient sur le point de s'entrouvrir pour laisser échapper quelques mots.

— Je te disais de faire attention, murmura-t-il.

— Attention à quoi ? demanda-t-elle, trop contente d'entendre sa voix.

— J'ai peur qu'on se paye un fossé, lâcha-t-il. On n'y voit rien, et tu roules en faisant des écarts.

— Des écarts ? s'insurgea-t-elle.

— Oui, des écarts, insista-t-il. Tu as roulé sur le bas-côté sans même t'en rendre compte. Fais donc gaffe, un peu !

Ainsi c'était ça ! Il ne lui adressait la parole que parce qu'il redoutait un accident.

Et elle qui pensait leur querelle oubliée. En fait, il n'en était rien. Il avait tout simplement peur. Peur qu'elle perde le contrôle de la voiture. Peur pour lui, peut-être.

Elle haussa les épaules, sans même donner suite à cette désobligeante remarque. Après tout, c'était de bonne guerre.

— Tu ne m'crois pas ? poursuivit-il.

Elle fixait toujours la route, imperturbable.

— Oh ?! Tu réponds, oui ?!

Il lui prit le bras et la secoua un peu. La deux-chevaux fit une légère embardée. Les pneus allèrent mordre la terre et l'herbe, pour revenir ensuite sur le profil plat du goudron.

— C'est sûr que de cette façon, on roule sur le bas-côté, ironisa-t-elle.

— Ca va ! Ca va... T'avais qu'à me répondre.

Il prit un air encore plus renfrogné et croisa fermement les bras en signe de mécontentement.

— Comme ça, ajouta-t-elle, tu vois ce que ça fait, quand on n'obtient aucune réponse.

Il allait rétorquer, puis se ravisa. Le visage rentré dans les épaules, il ronchonna.

— Quoi, Vincent ? demanda-t-elle, un sourire narquois aux lèvres. Vas-y, parle. Tu as commencé, maintenant. Ne sois pas ridicule.

Il se contenta de regarder la route, perplexe. Il avait déjà été confronté au brouillard, mais là, ça dépassait presque l'entendement. Ca faisait deux heures qu'ils roulaient au pas, perdus dans ces nappes aux allures irréelles. Deux longues heures, à confondre toutes ces petites routes, à ruminer de sombres pensées. Même plus la peine d'espérer arriver à l'heure chez les beaux-parents, maintenant. C'était bien trop tard.

Il inspira lentement, remplissant d'air ses poumons, puis souffla bruyamment par les narines, comme pour évacuer en même temps toute la pression nerveuse accumulée depuis leur départ.

— Je t'en prie, mon poussin. Dis-moi ce que tu as sur le cœur. Tu n'as pas dit un mot depuis que nous sommes partis.

Il jeta un coup d'œil furtif dans sa direction. Elle fixait toujours la route, ses deux mains serrées sur le volant. Evidemment qu'il n'avait rien dit depuis tout à l'heure.

Combien de fois devrait-il lui répéter que cette sacro-sainte visite l'emmerdait au plus haut point ? Non pas qu'il détestât ses beaux parents, mais il estimait qu'aller les voir tous les week-ends était exagéré. Ils avaient tout de même bien mieux à faire. Ne pouvaient-ils, comme tous les couples de leur âge, aller au cinéma, se balader, visiter de nouveaux endroits, faire une halte et prendre un café tout en discutant de leurs projets, aller voir leurs amis, ou tout simplement rester ensemble, chez eux, pour enfin profiter de quelques heures de quiétude ? Il y avait tant à faire, plutôt que de se restreindre à ces journées mortellement ennuyeuses.

Combien de fois lui avait-il dit ? La forçait-il, lui, à aller voir ses parents ?

Il aurait préféré mourir plutôt que de la contraindre à agir ainsi. Pourquoi ne voyait-elle pas le mal qu'elle lui faisait ; qu'elle leur faisait ? Car il ne s'agissait plus de lui tout seul. Ils étaient bien tous deux à en souffrir, se chamaillant sans cesse, s'apostrophant pour des broutilles, pour finalement ne jamais aboutir à une solution.

A croire qu'elle était loin d'en avoir fini avec Monsieur Oedipe. Après tout, il ne demandait que ça, lui, de jouer le rôle du père, de l'amant, et même du bon copain. Il était prêt à rentrer dans la peau de n'importe quel personnage, pourvu qu'elle se tourne enfin vers lui et non vers les autres.

Mais toute discussion s'avérait inutile.

Elle arguait de ce besoin presque vital qu'elle avait de renouer aussi souvent contact avec ses parents, et jamais elle ne transigeait. Allant même jusqu'à le soupçonner de ne point l'aimer, puisqu'il rechignait à faire ce petit effort.

Il avait l'impression, pendant ces moments, d'avoir à jamais perdu le contact avec cette fille pour laquelle il avait décidé de mettre un terme à son célibat. Encore que, même sur ce point, il en arrivait à se demander dans quelle mesure il n'avait pas été trop faible. Car après tout, n'était-ce pas elle, sous l'influence de ses parents, qui l'avait poussé à cette extrémité ? Lui se serait fort bien passé de cette formalité. Vivre avec elle lui suffisait amplement.

Mais des considérations conformistes furent là aussi avancées. Et bien que facilement réfutables, elles furent assénées avec tant de conviction qu'il s'en laissa conter. Une grossière erreur qu'il espérait ne pas avoir à regretter par la suite.

— J'aimerais quand même bien que tu me répondes, minauda-t-elle.

— A propos de quoi ? râla-t-il.

Elle souffla, comme fatiguée d'avoir à supporter ce mauvais caractère ; fatiguée aussi d'avoir à répéter.

— Ca fait je ne sais combien de temps que tu n'as rien dit. Tu es encore fâché ?

Il sourit. La facilité avec laquelle elle usait d'euphémismes était déconcertante.

Il n'était pas fâché... Il bouillonnait seulement d'une colère à fleur de peau. Une colère telle qu'elle ne demandait qu'un prétexte pour éclater. Et il faisait bien des efforts pour que cela soit imperceptible, ne voulant pas ajouter aux tensions déjà existantes. Il savait que cela ne menait à rien, pour l'avoir expérimenté bien des fois.

Clémence vivait en fait dans son petit monde, fait d'idées et de concepts bien à elle. Elle y nageait dans un bonheur ineffable, oubliant ou méjugeant les réalités des autres. Elle semblait être la seule à savoir ce qu'il convenait de faire, et peu importaient les avis différents, sauf ceux parentaux.

Une situation délicate à gérer pour Vincent, et pour laquelle il n'avait pas encore trouvé de remède miracle. Il fallait la suivre dans son jeu, prudemment, tout en cherchant des solutions homéopathiques pour qu'enfin la lucidité prenne le pas sur l'entêtement irrationnel.

Il avait bien tenté d'apporter un autre éclairage à Clémence. Une autre façon de voir les choses, plus ouverte, plus conciliante. Mais au bout du compte, rien ne changeait.

Il se souvenait encore de la visite inopinée d'un collègue de travail de Clémence.

C'était par une belle soirée de mai.

Un type d'une vingtaine d'années, d'allure commune, mais à l'humour particulier, et doté d'une faculté d'analyse confinant presque à la divination.

Le jeune collègue avait réussi à déterminer, en l'espace de quelques visites, quel était très exactement le caractère de leur relation amoureuse. Il avait en fait très vite cerné, à quelques détails près, leurs deux personnalités.

Au départ terriblement méfiant, Vincent en était venu à beaucoup l'apprécier par la suite. Un peu comme un vin que l'on goûte pour la première fois, avec appréhension, mais qui trouve finalement sa place dans la cave car bien adapté au palais.

Vincent s'était rapidement aperçu que la plupart des idées du visiteur étaient parfaitement identiques aux siennes.

Quand même étonné par les nombreuses visites que leur rendait ce jeune homme, il avait demandé à Clémence de lui raconter l'origine de cette nouvelle amitié.

Elle avait expliqué qu'il s'agissait d'un simple collègue de travail qui paraissait vouloir devenir son ami, mais n'en savait pas beaucoup plus, ne connaissant de lui que ce qu'elle voyait au travail. Elle s'était cependant étrangement sentie flattée de l'intérêt qu'il lui portait.

Elle puis du jour au lendemain, sans autre explication, elle avait mis une certaine distance entre eux et ce type.

En fait, elle s'était aperçue que Vincent prenait bien du plaisir à ces discussions à trois. Mais celles-ci devenaient déplaisantes pour Clémence à cause d'un foisonnement de détails personnels qu'elle jugeait trop intimes.

Ce collègue avait fini par pousser le bouchon trop loin quand il avait mis en exergue la légitime hésitation de Vincent quant à la nécessité d'un mariage.

Là, c'en fut vraiment trop pour Clémence.

Face à l'assentiment tacite de son futur époux, elle prit peur. Son petit monde soudain fragilisé, elle décida de décliner toute invitation ultérieure et débouta toute nouvelle tentative de contact, allant même jusqu'à éviter la moindre discussion sur le lieu de travail.

Le gêneur ainsi écarté, les choses purent reprendre leur cours normal. De nouveau rassurée quant au bien-fondé de ses desseins, et confortée par un Vincent conciliant et éperdument amoureux, Clémence s'attacha à faire progresser des projets qui lui tenaient à cœur.

Vinrent dans l'ordre, le mariage, puis la construction de leur maison et les tracassés administratifs inhérents. Elle aborderait très prochainement le sujet d'un enfant, Vincent en était désormais persuadé.

Face à ce chemin tracé par avance, sans qu'il ait vraiment pu, d'ailleurs, y prendre une grande part, il se demandait s'il parviendrait à aller jusqu'au bout sans encombres.

Que d'efforts et de concessions jusqu'à maintenant. Et pour quels résultats ?

Plus âgée de cinq ans, elle le considérait toujours un peu comme un gamin. Il était son jouet. Les fils étaient tous en place, toujours aussi solides, et la marionnette se comportait bien, mis à part ces rappels mutins à caractère hebdomadaire. Une habitude à prendre, en somme. Un caprice sur lequel elle passerait, si elle obtenait satisfaction pour le reste.

Qu'il était dur d'aimer.

— Quoi ? fit-elle. Je n'ai pas compris ! Elle n'osait pas le regarder, de peur de quitter à nouveau la route.

— Mais... je n'ai rien dit, maugréa-t-il. C'est toi qui m'as demandé si j'étais toujours fâché !

— Et... tu l'es toujours ?

Il attendit un moment avant de lâcher, pas mécontent :

— Plus que jamais !

Le silence envahit de nouveau l'habitacle, seulement troublé par le bruit lassant du vaillant moteur. Le véhicule avançait comme un escargot, tant le brouillard était épais. Ce dernier rendait la visibilité impossible à plus de deux mètres, ce qui ne facilitait en rien d'éventuels repérages.

Les panneaux indicateurs s'étaient volatilisés, et même les croisements, qui d'ordinaire servaient de points de repère, paraissaient ne plus vouloir se manifester.

La bande d'asphalte, toujours semblable, surgissait comme par enchantement. Matière froide et grise, vomie à volonté par les nappes opalines, et qui disparaissait régulièrement sous les feux jaunes de la voiture.

LA SUITE DANS LE RECUEIL